

— Il est regrettable, disait-il, que ceux qui ont vu des zèbres aient soutenu que cet animal était indomptable; sans cela, depuis longtemps peut-être il serait dans nos écuries à côté de l'âne qui est souvent intraitable, têtu, vicieux, mais pourtant réduit à merci. Tout dépend des moyens employés.

Une partie de la matinée du lendemain fut consacrée à perfectionner l'œuvre de la veille.

Avec la peau du zèbre tué et celle d'autres animaux préparées d'après le système breveté de Criquet mégissier, nos amis firent des selles, des étriers et des brides.

Les selles furent du modèle tartare; les étriers, indiens; les brides, arabes et capables de casser la mâchoire de la monture indocile; de plus chaque bride était munie d'un bandeau qui, à l'occasion, aveuglait le zèbre et le rendait immobile.

La marche devenait plus facile et plus rapide. Les voyageurs pouvaient défier les poursuites.

— Et notre trace! s'écria tout à coup Henri. Calao dépisté! Si notre guide sait se taire, si Calao ne sait pas que nous sommes montés, jamais il ne s'avisera de suivre le pas de nos animaux.

— Notre guide se taira, répliqua Criquet, c'est un apprenti-sorcier que son maître a eu la finesse de nous donner. Je vais lui dire, ou lui faire dire, que l'esprit le punira de mort terrible, si jamais il laisse même deviner ce qu'il vient de voir, car c'est de la sorcellerie.

### XXXVIII

#### L'IMPOT DE PASSAGE

Vers la fin du jour nos voyageurs arrivèrent en vue du village où ils comptaient passer la nuit. Les formalités d'entrée furent bien simplifiées.

Le roi du village était à l'agonie; le peuple était livré un peu à lui-même et semblait se préparer à des événements extraordinaires.

Les arrivants étaient des blancs, fait peu ordinaire, et ils étaient montés sur des zèbres, fait inouï; ils étaient guidés par un noir que son costume faisait reconnaître pour sorcier. Tous ces phénomènes

réunis firent que nos voyageurs arrivèrent presque au centre du village, sans avoir vu d'autres figures que celles qui les regardaient peureusement dans quelques coins dérobés.

Cependant un homme vint au-devant de nos amis. C'était le sorcier de l'endroit. Il avait ceci de particulier que sa tête était semblable à un immense buisson de plumes multicolores et que son dos était couvert d'un semblant de manteau.

Il s'approcha du guide et lui demanda, sans doute, quels étaient les hommes qu'il accompagnait, car Criquet comprit parfaitement la réponse, qui fut :

— Ce sont les maîtres des maîtres des esprits, que Gnagna Toulotou, mon maître, vous recommande d'écouter, car ils vous feront grand si vous devenez leur ami.

— Ont-ils des présents ?

— Ce qu'ils donnent ne peut être touché que par les sorciers, répondit le guide en faisant un signe cabalistique.

— Ela, fit le sorcier au buisson; Iziilii, comprend et veut être l'ami de tes amis. Ont-ils peur du plus terrible, de celui qui a les mauvais esprits ? qui brise les bons fétiches ?

— Ils sont l'esprit.

— Où est le roi ? demanda Criquet.

— Dans les mains de la mort, répondit Iziilii.

— Je le savais, je veux le voir : montre-le-moi.

Iziilii, le sorcier au buisson, conduisit les arrivants vers la case royale et les introduisit. Le roi était mourant.

— Il ne passera pas la journée, remarqua Paul.

Nos voyageurs allaient se retirer, lorsqu'un jeune et beau nègre se présenta à eux. C'était le fils du roi moribond. Il se nommait Louaboula.

Il paraissait âgé d'une vingtaine d'années; il était grand et musculeux, son attitude n'avait ni gaucherie exagérée, ni brusquerie sauvage. On sentait en lui une bonne nature. Ses yeux brillants avaient une douceur native toute particulière.

— Que disent les étrangers ? demanda-t-il au sorcier.

— Ce roi appartient au grand esprit, répondit Paul qui avait compris par à peu près.

Alors s'établit entre les blancs, le fils du roi et son sorcier une conversation dont la reproduction fidèle serait trop fatigante pour le lecteur et que nous donnons ici en langage courant.

— Il y aura beaucoup de sang répandu sur cette terre, disait Louaboula. Yatalou est méchant, il se croit assez puissant pour me voler le trône de mon père. Tous les guerriers de la tribu ont peur de lui. Ils le suivent et m'abandonnent, seul mon brave Iziilii m'est resté fidèle.

— Te laisseras-tu voler sans te défendre ? demanda Criquet.

— Non, car j'ai le droit, lui n'a que le vol. C'est un ancien esclave qui par sortilèges et ses mauvaises pratiques a gagné les grâces du roi mon père, et en est devenu le ministre, presque le maître. Il a chassé du palais tous les vieux officiers et serviteurs et y a placé des créatures à lui. Il a brisé les fétiches de la tribu, humilié, battu et chassé Iziilii. Il m'a calomnié et desservi auprès de mon père, et mon père m'a regardé d'un œil méchant.

— Et tu ne l'as pas chassé à ton tour ?

— Mon père est vieux, je suis jeune ; je dois obéissance et respect à sa volonté. Mais qu'Yatalou ne croie pas que j'ai peur ; malgré tout je serai roi. Il me fera arrêter par ses satrapes, mais Iziilii et les fétiches seront avec moi.

— Tu feras donc la guerre ?

— Non, car les hommes de ma tribu ne sont pas cause du méchant esprit d'Yatalou. Ils ne peuvent être appelés à juger et à soutenir une affaire qui est entre moi et le traître.

— Tu le combattras seul ?

— Oui. Je sais que beaucoup de guerriers seront traîtres avec lui ; mais je bondirai sur mon rival et l'avalerai au milieu de ses amis.

— Eh bien ! que pensez-vous de ce philosophe, messieurs ? dit von Ruff, lorsque le nègre eut interprété les paroles de Louaboula.

— Que c'est un brave.

— Que cet homme devrait être aidé.

— Qu'une idée de civilisation couve en son cerveau.

— Voici Yatalou, le sacrilège, dit Iziilii. Il se croit déjà le maître, il va demander des présents aux maîtres des esprits, que les fétiches le punissent.

En effet le ministre s'avancait vers les voyageurs. Il revenait de la chasse. Son allure était arrogante. Il n'avait rien de remarquable dans son extérieur. Il était maigre, d'une taille peu élevée et paraissait peu musculeux ; mais ses yeux disaient assez quel était l'homme : un serpent.

Il s'arrêta en voyant les étrangers en conversation amicale avec son futur compétiteur au pouvoir et avec le sorcier qu'il détestait.

Tout à coup il s'approcha insolemment et dit :

— Tout ce qui est ici doit obéissance au roi, qui m'a donné tout pouvoir. Tout ce qui est ici, est le bien du roi. Ce fusil est au roi, je le prends, acheva-t-il en saisissant la carabine de Paul.

Celui-ci fit un brusque mouvement du bras et repoussa le ministre qui faillit tomber à la renverse.

Mais dès qu'il fut revenu de son étonnement, le nègre se mit à hurler au secours, en courant à cent mètres de Paul.

Aussitôt vingt guerriers arrivèrent à la rescousse en poussant des hurlements épouvantables, et cernèrent nos amis auprès de qui Louaboula était resté.

— Traître est celui qui ose frapper mes amis, cria ce dernier.

— Mort à qui touche à l'ami des fétiches, cria Izillii en plaçant sa main au-dessus de la tête de Louaboula.

— Hongo ! hongo ! hurla Yatalou.

— Hongo ! hongo ! vociférèrent les nègres.

Les blancs avaient armé leurs fusils ; ils étaient calmes.

Les officiers d'Yatalou avaient appelé à eux les guerriers. Ceux-ci étaient accourus en joignant leurs hurlements et leurs menaces aux hurlements et aux menaces de l'escorte du mintsire.

Yatalou, poussé par la masse, avait été forcé d'avancer. Il n'était plus qu'à cinquante pas des blancs entourés et menacés de toutes parts.

Criquet était devant Izillii, il venait de passer à ce dernier son arc et une flèche (perfectionnée) à la mèche de laquelle il avait rapidement mis le feu, tout en lui disant :

— Crie : Hongo par la flèche du grand sorcier, et tire immédiatement.

Sans comprendre au juste ce que signifiaient cet ordre et cette flèche d'un modèle nouveau, le sorcier s'exécuta de confiance.

— Oh ! quelle faute ! s'écria vivement Henri.

Il achevait à peine sa phrase, que tous les arcs lancèrent une nuée de flèches assez maladroitement dirigées.

Au même moment une explosion épouvantable ébranla les rangs des nègres. Plusieurs d'entre eux furent projetés en l'air, les membres brisés, arrachés, écrasés ; d'autres furent jetés violemment à terre : tous furent terrifiés.

Louaboula, quoiqu'il fut violemment surpris, saisit le moment, bondit

en avant, empoigna son ennemi par les cheveux et le traîna triomphalement auprès des blancs.

Le ministre tremblant, anéanti, ne faisait pas un mouvement pour se défendre. Il était lâche comme tous les êtres méchants.

Louaboula jeta Yatalou la face contre terre, et cria :

— Je pardonne à ceux qui n'ont suivi ce traître que par peur. Je condamne à mort tous ceux qui fuient ma clémence.

Pas un des nègres ne bougea, ceux qui s'étaient enfuis revinrent précipitamment. Il n'y eut d'absents que ceux que la terreur avait trop éloignés pour qu'ils pussent entendre la voix du vainqueur.

— Toi, dit-il à Yatalou, tu as trompé un roi, tu as été traître pour le fils de ton maître, tu as insulté les fétiches de la tribu, battu le sorcier, tu as osé menacer des étrangers que je reconnais pour frères, tu auras la tête tranchée par celui qui doit venger nos dieux, par Iziilli le sorcier. Mais je ne veux pas usurper le pouvoir de mon père et maître, afin d'apprendre à tous les guerriers que le roi est toujours le roi et que lui seul est le pouvoir. Tu resteras esclave et captif du sorcier en attendant que justice soit faite.

A ce moment, un nègre sortant de la case royale vint crier :

— Le roi est mort.

Ce cri fut suivi d'un long tumulte de voix parmi lesquelles on entendait :

— Louaboula est roi, il est notre maître.

— Je suis roi, j'ai le pouvoir, cria Louaboula. Que ma sentence soit exécutée sur-le-champ !

Cet arrêt à peine prononcé, vingt bras saisirent le ministre déchu et l'emmenèrent à la suite du sorcier qui s'arrêta devant sa cabane où il entra après avoir ordonné les apprêts du supplice.

Il revint bientôt armé d'un long couteau de forme étrange, sorte de sabre et de hachoir, qu'il montra à Yatalou en lui disant :

— Ce sabre a servi à faire nos dieux fétiches que tu as brisés ; il va servir à te trancher la tête.

Il rentra encore et alla chercher deux morceaux de bois qui avaient été taillés dans l'intention d'en faire des statues.

— Voici les dieux que tu as insultés ; demande-leur pardon, cria-t-il.

— Yatalou fit ce qu'ordonnait le sorcier.

— Tu les as outragés, ils te châtient, continua Iziilli en martelant la tête de l'ex-ministre avec les dieux de bois.

Le peuple hurlait de joie.

Il ricanait devant l'abaissement de l'homme qui le faisait trembler encore, il n'y avait pas une heure. Était-ce un premier symptôme de civilisation ?

Lorsque le sorcier eut suffisamment humilié son ennemi, il donna le signal du départ.

Les nègres se mirent en rangs pour escorter le condamné, quatre nègres le précédaient en frappant à tour de bras sur des tambours.

Iziilii, triomphant, suivait armé de son sabre.

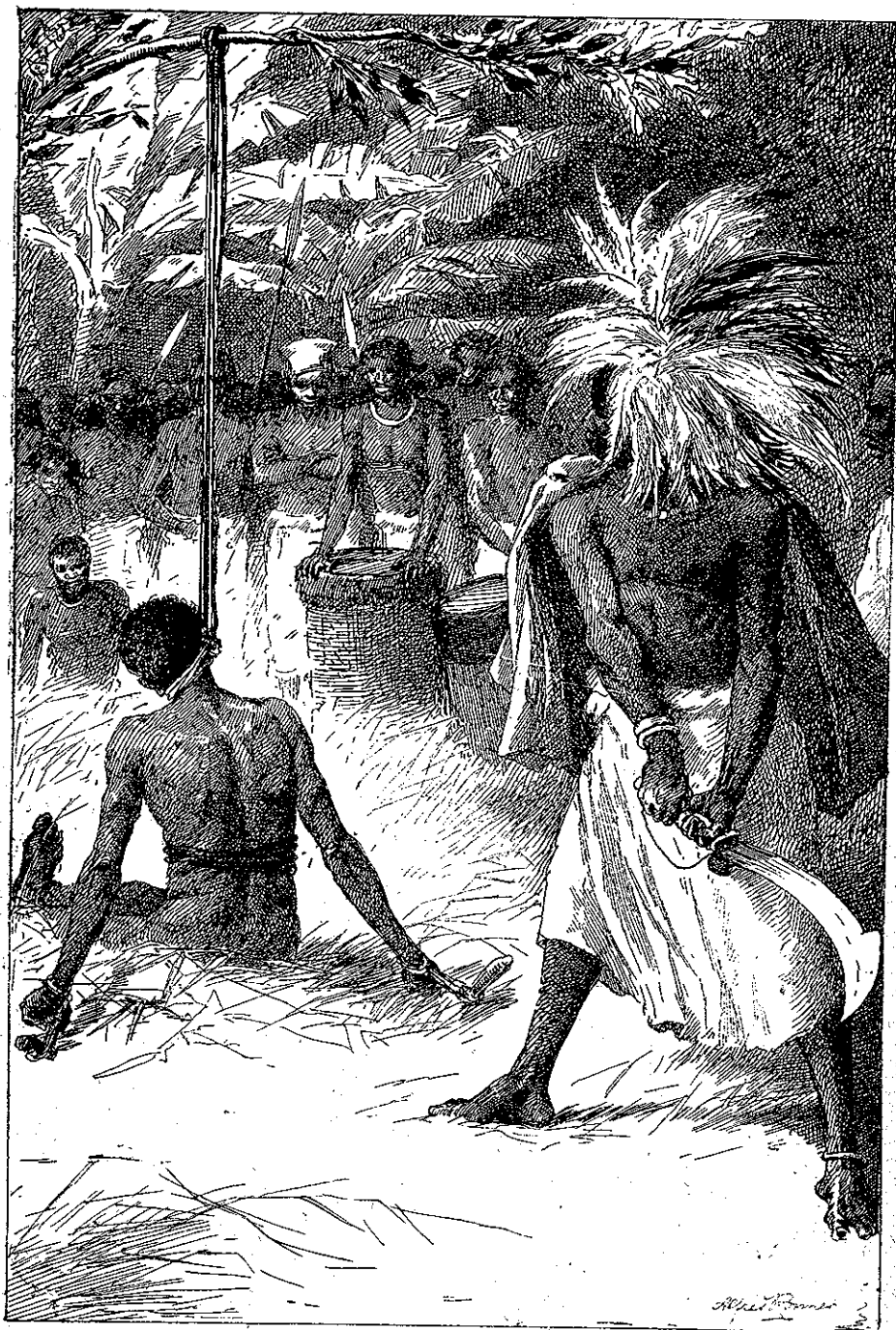
Le cortège était complété par tous les guerriers de la tribu.

Le lieu d'exécution fut choisi au pied d'un arbre voisin. Le condamné y fut amené avec une sage lenteur.

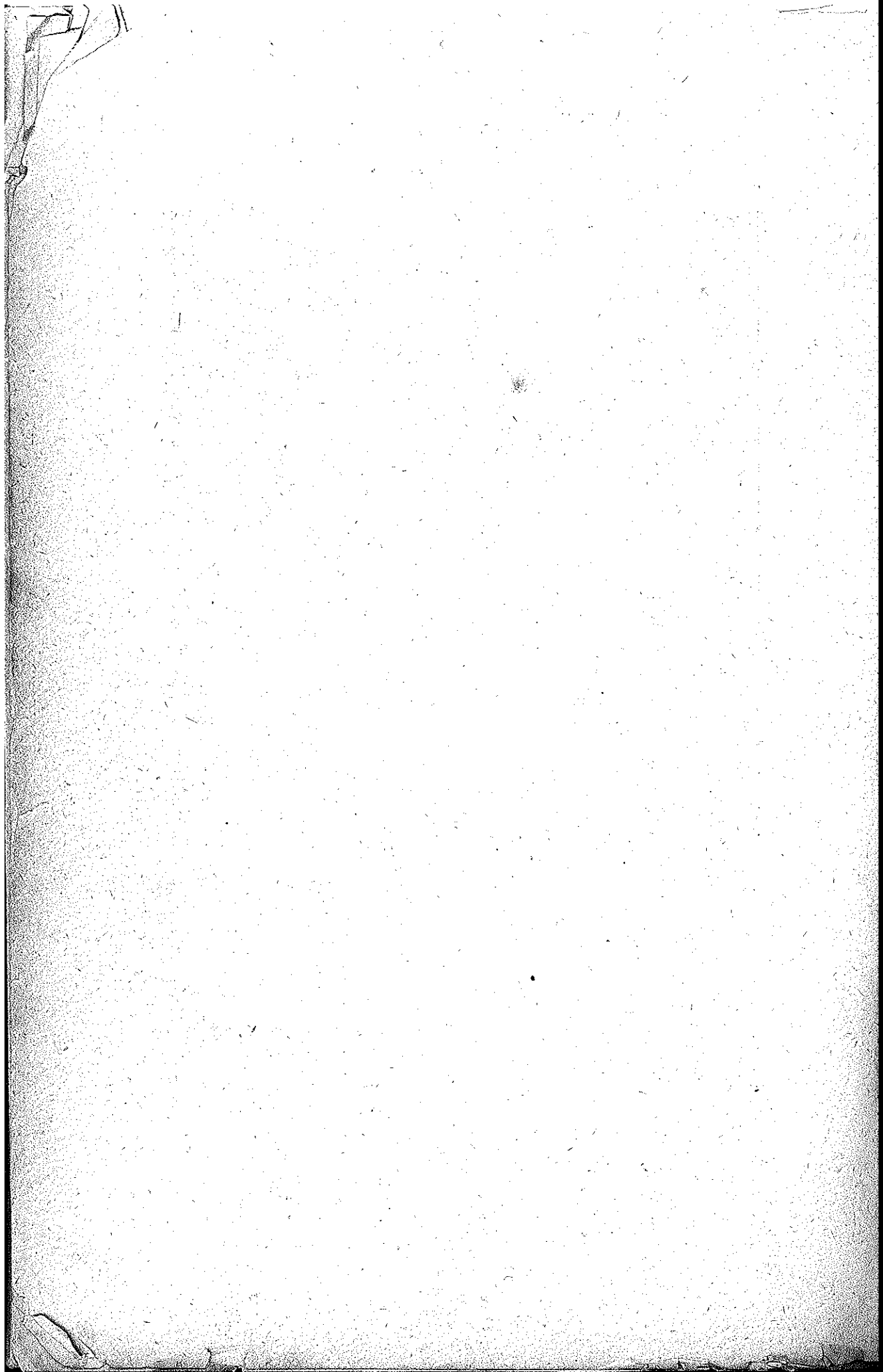
Un des aides du sorcier choisit une branche flexible de l'arbre et y attacha solidement une longue et forte corde, dont il laissa pendre l'extrémité libre à terre, puis il marqua deux points où deux autres aides-sorciers vinrent immédiatement planter deux forts piquets. Les trois aides allèrent ensuite prendre le condamné et le conduisirent entre les pieux où ils le firent s'asseoir, non sans employer plus de force qu'il n'était d'absolue nécessité. Ces préparatifs terminés, les aides lièrent aux poignets du condamné deux cordes qu'ils fixèrent autour des piquets. Le premier aide-sorcier fit signe aux deux autres; ils allèrent s'accroupir à deux pas de là. Iziilii s'avança alors, prit la corde, l'approcha de la tête d'Yatalou, la lui fit passer autour du cou, mesura la longueur voulue et coupa de manière qu'elle fût plus courte que la distance rectiligne de la branche au cou du patient. Il se retira ensuite et alla se placer à dix pas de là. Le premier aide reprit son œuvre; il tira sur la corde qui fit plier la branche en ressort de tourneur, y forma un noeud d'arrêt, mesura une seconde fois et lâcha la branche pour placer, déplacer et replacer le supplicié jusqu'à position convenable. Après ces préliminaires, les trois aides ressaisirent la corde, la tirèrent à eux, la passèrent autour du cou du patient et s'accroupirent quatre pas plus loin.

Le ministre déchu était tiré en haut par la corde et la branche faisant ressort, pendant que les piquets le retenaient à terre.

Iziilii, après avoir inspecté les dispositions prises et témoigné sa satisfaction, se plaça en face de son ennemi et lui tint un discours en trois points, dans lequel il prouva : que la raison du plus fort est et sera toujours la meilleure ; que jamais les peuples ne seront sages et heureux tant qu'ils se fieront aux promesses des grands, et enfin que les dieux punissent tôt ou tard ceux qui osent les insulter.



IL TRANCHA NET LE COU DE SON ENNEMI. (P. 267.)





soit dans leur personne, soit dans celle de leurs représentants les sorciers.

Yatalou, que glaçait l'effroi, écoutait muet et... convaincu.

Iziili, que ravissaient les applaudissements de l'assemblée, alla majestueusement se placer à dix pas du patient, prit son élan et d'un coup adroitement porté trancha net le cou de son ennemi. La tête, attirée par le ressort, décrivit une parabole et alla tomber à vingt mètres du lieu de l'exécution. Les spectateurs se précipitèrent sur le cadavre, comme des requins sur une proie. De leurs flèches, sabres, lances, couteaux, ongles, dents et pieds, ils en firent en moins de dix minutes un monceau de débris.

Un tas de boue sanglante fut tout ce qui resta de celui qui avait été ministre autocrate.

### XXXIX

#### LES FUNÉRAILLES D'UN ROI NÈGRE

Paul et ses compagnons s'étaient bien gardés d'assister à l'exécution d'Yatalou. Ils avaient rejoint Louaboula et avaient continué leur entretien, tout en accompagnant le nouveau monarque qui retournait à la case royale.

— Amis, disait le roi nègre, votre puissance sauve bien des hommes, votre souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je demande à être votre frère. Voulez-vous faire l'échange du sang?

— Nous sommes prêts à te satisfaire; mais cet échange de sang est-il bien nécessaire? Le traître ne fait-il pas tout ce que lui demande sa dupe?

— C'est vrai. Comment font, dans votre pays, ceux qui se jurent amitié?

— Ils lisent cela dans les yeux, dans les âmes.

— Je lis dans vos yeux que vous êtes bons, que vous êtes braves, que vous êtes sincères. Êtes-vous mes frères?

— Nous le sommes. Tu aimais ton père, viens, c'est lui qui recevra nos serments.